



TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

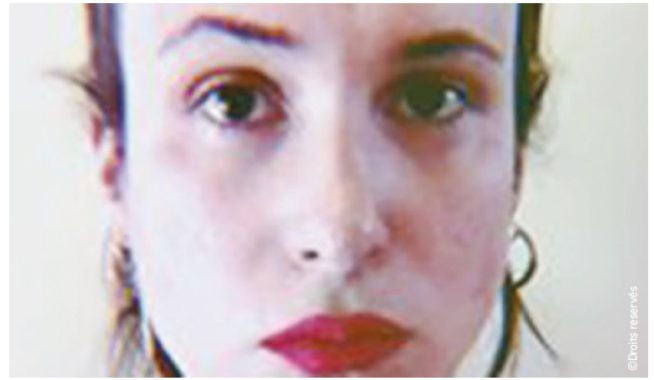
LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ #5 2021



"Ça y est, le plateau sera clos par un grillage qui, d'un point de vue scénique, garantira la sécurité exigée par les autorités ministérielles, et qui en même temps, d'un point de vue dramatique, me permettra de recréer l'espace de mes rencontres avec Martín "

SERGIO BLANCO

LAURÈNE MARX ET SERGIO BLANCO : ENTRE « JEU » ET « JE »



Dans le cadre de l'Université d'été, Jean-Pierre Ryngaert invite les auteurs Laurène Marx et Sergio Blanco. L'une pratique une écriture autobiographique qu'elle envisage comme un espace de construction identitaire ; l'autre se revendique de l'autofiction. Tous les deux placent leur propre expérience, leur subjectivité au cœur de leur démarche d'écriture qui participe ainsi d'un mode de vie.

Pour l'autrice Laurène Marx et toutes les personnes présentes dans l'auditorium de l'abbaye des Prémontrés, la soirée du 24 août fut un moment d'une intensité, d'une intimité et d'une intelligence rares. « C'est la première fois que je lis ce texte en public », glissait-elle en pleine lecture, riant, alors qu'elle prononçait ces mots : « Le bas ? Ah ben, je veux une chatte. J'en veux deux même, si possible. Une devant, une derrière, où vous voulez. J'adore les organes génitaux. J'en suis moi-même une grande consommatrice. Et, si je pouvais, je vais vous avouer un truc que je n'ai jamais dit à personne mais... je serais moi-même un organe génital. Honnêtement ».

Pour un temps sois peu, sélectionné à La Mousson d'été (voir notre portrait de Laurène Marx dans le numéro 2 du journal), a beau être le fruit d'une commande du Lynceus Festival à Binic-sur-Mer, il est évident qu'il s'agit pour son autrice d'un texte très personnel. Touché par ce monologue à la fois brut et d'une grande délicatesse, le directeur pédagogique de l'Université d'été Jean-Pierre Ryngaert a décidé d'inviter son autrice à une discussion avec une autre personne dont il apprécie beaucoup l'écriture : l'auteur et metteur en scène uruguayen Sergio Blanco, invité cette année à la Mousson avec *Tebas Land*, qu'il met lui-même en espace avec les comédiens Houédo Dossa et Stanislas Nordey. D'une manière très différente de Laurène Marx, lui aussi fait de sa propre personne le cœur de son écriture. Intitulée « Écritures intimes », leur conversation promet bien des je(ux).

« Je » n'est pas un autre

À la sortie de la lecture de Laurène Marx, Sergio Blanco, bouleversé, disait : « elle prouve bien que "je" n'est pas un autre ! J'y travaille depuis des années, et je n'ai jamais vu personne le faire avec une telle force et une telle évidence ». Déjà invité l'an dernier à la Mousson d'été, avec *Le Brame de Düsseldorf*, cet auteur n'aborde pourtant pas du tout l'intime sous le

même angle que Laurène Marx. Revendiquant l'influence de Paul Ricoeur et de Paul Valéry, selon lesquels « certains "moi" sont plus "moi" que d'autres », il développe depuis *Tebas Land* (2013) une œuvre théâtrale autofictive.

« Dans cette pièce, j'ai mis en place dans mon écriture un pacte de mensonge que je réactive depuis dans chaque pièce. Cela à partir d'un "pacte de mensonge" qui distingue le genre autofictif du genre autobiographique, où l'auteur prétend se confondre entièrement avec son personnage. Pour créer les *S. et les Sergio Blanco de mes pièces*, je pars de moi et je les catapulte ensuite dans le champ de la fiction. Comme Montaigne dans ses *Essais*, je pars du vrai mais je n'y suis pas fidèle ». Une parole unique dans le champ théâtral, où l'autofiction est encore très peu développée. « C'est pourtant un terrain propice à l'autofiction. Par nature, le théâtre pose en effet la question du vrai et du faux. Dans toute pièce, le corps du comédien est investi par une fiction. Pratiquer l'autofiction au théâtre, c'est élever à la puissance dix cette qualité intrinsèque », remarque l'auteur qui, bien qu'également metteur en scène, reste toujours en dehors du plateau, où officie alors un autre. Un double pas tout à fait identique, un peu menteur.

Laurène Marx, elle, ne se reconnaît ni dans le terme « autofiction » théorisé par le critique littéraire Serge Doubrowsky ni dans aucun autre existant. « Ça m'est égal qu'on pense que c'est moi ou pas. Ce qui m'importe c'est qu'on pense que c'est vrai », dit-elle de son texte où, à la première personne, une protagoniste jamais nommée raconte, dans une adresse directe, sa transition depuis « la femme qu'elle pensait être vers la femme qu'on voulait qu'elle soit ». Lorsque Laurène Marx porte elle-même sa pièce, sa forte dimension autobiographique est évidente. Mais elle a toute l'ouverture, toute l'universalité nécessaire pour être interprétée par quelqu'un d'autre : la preuve par le Lynceus Festival, où Lena Paugam a mis en scène le texte avec la comédienne Hélène Rencurel. En cela, Laurène Marx et Sergio Blanco se rejoignent : ils partent d'eux, de leurs obsessions et questionnements personnels, pour aller vers l'Autre.

Se construire ou non, telle est la question

Dans leur manière d'appréhender la notion d'identité, Laurène Marx et Sergio Blanco représentent deux des grands courants



« Connement, tu y avais pas pensé mais tout le monde est là pour te le rappeler. Le bas... Ton truc qui bande encore comme s'il refusait de mourir. Ton truc qui te fait honte sans que tu saches pourquoi, qui est comme la dépouille à peine tiède de ton ancienne vie.

Le bas... »

Pour un temps sois peu, Laurène Marx

des écrivains dits de l'intime. D'un côté, ceux qui utilisent l'écriture comme un mode de construction, d'éclaircissement de la personnalité – on pense par exemple à Annie Ernaux – ; de l'autre ceux qui font de leur pratique littéraire une manière de repousser voire d'exploser les frontières du « moi » - Virginie Despentes, par exemple, fait plutôt partie de ceux-là. « Par l'écriture, on définit l'identité, on précise le genre. Je n'aime pas les gens qui disent on explose tout, on s'en fout du genre. On ne s'en fout pas du genre. D'abord on définit, on explique ce qu'est être une femme socialement, après si possible on explosera tout », exprime Laurène Marx. Tandis que Sergio Blanco, lui, voit dans l'écriture « une possibilité de se réinventer à chaque fois. Dans chaque pièce, je déploie une projection différente de moi-même. L'autofiction démolit toute tentative de construction de l'identité », dit-il.

Ce rapport très fluide, très mouvant à l'identité est chez Sergio Blanco intimement lié à la culture queer, dont il revendique volontiers l'influence. Avec cette précision : « la culture queer qui m'intéresse est celle des années 90 et non celle d'aujourd'hui, qui a tendance à enfermer les individus dans une attitude, dans une identité, au lieu de les libérer, de les ouvrir à un maximum de possibles. Plus l'identité est mise en péril, plus c'est intéressant ». Autrement dit, l'autofiction est pour lui une porte de sortie des « discours identiques, sans cesse réagencés et répétés, qui sont la cause de la décadence de l'Occident ». Comme bon nombre de tenants de ce type d'écriture, Blanco en affirme haut et fort la dimension politique. Encore un point commun avec l'autrice de *Pour un temps sois peu*.

L'intime contre la fiction patriarcale

Bien que théorisée par un homme, Serge Doubrowsky, qui l'a aussi expérimentée en tant qu'auteur, l'autofiction est généralement considérée comme féminine. Pour Sergio Blanco comme pour d'autres hommes qui la revendiquent – on pense par exemple à Hervé Guibert, auteur du *Protocole compassionnel*, où il raconte son Sida –, cette écriture mêlée à la vie est « une mise en cause d'un milieu social patriarcal, du sexisme, de la xénophobie ». Chose évidente dans *Tebas Land*, où le faux double de l'auteur rencontre dans le cadre de l'écriture d'une pièce – Sergio Blanco ne lésine pas sur le métathéâtre – un jeune homme coupable du meurtre de son père violent. Avec *Pour un temps sois peu* comme avec tous les textes qu'elle

a écrits jusque-là, Laurène Marx oppose elle aussi au système patriarcal, binaire, une complexité qui en enraye les logiques bien huilées, rigides. Elle dit écrire pour les femmes : « En passant d'une vie sociale de mec à une vie sociale de meuf, j'ai pu sentir à quel point les choses sont différentes. Écrire est pour moi une manière de partager avec d'autres femmes la force que j'ai acquise dans cette expérience ».

Écrire l'intime, mettre des mots sur la transition, est en cela une entreprise très politique pour Laurène Marx. « Si je vends une image de meuf à bite, c'est pour normaliser ça, pour que les autres souffrent moins que j'ai souffert », affirme-t-elle. Elle déploie à cette fin un langage de la chair, qui est pour elle une conquête : « Il a fallu que je n'aie plus honte de mon corps, de ce que je suis, pour l'écrire. Avant, je trouvais vulgaire l'intimité, les fluides, les contingences. Je ne mettais aucune trivialité dans mon écriture. En faisant ça je n'offrais aucune liberté aux autres. Au contraire, en disant que ce que j'aime chez les gens c'est leurs mauvaises odeurs, en parlant tout le temps de ma bite, je suscite, j'espère, une libération de la parole ». Sergio Blanco partage pleinement cette opinion : « comme le dit Foucault, il n'y a rien de plus politique que le rapport du corps à soi-même ». Rien de plus politique, donc, que les écritures de l'intime qui mettent en avant le corps, ses transformations.

Anaïs Heluin

« S. C'est pour des questions de sécurité.

MARTIN. Oui. Oui. On m'a déjà tout expliqué. C'est pas grave.

S. D'ailleurs, on est en train de faire toutes les démarches pour que tu puisses venir aux représentations. En tant que spectateur. Et on te paiera un salaire quand même.

MARTIN. Oui. On m'a dit. Mais c'est pas pareil

S. Bon... Tu ne vas pas pouvoir être sur la scène, mais au moins, tu vas pouvoir venir au théâtre. Tu vas être avec nous tous les soirs. Dans la salle. Et sur scène, à ta place, il y aura un acteur »

Tebas Land, Sergio Blanco

QUENTIN BAILLOT : " COMMENT JOUER ÇA ? C'EST PASSIONNANT, JUBILATOIRE "

Il était lundi dans *Nous sommes des guerriers*, mercredi dans *Temps sauvage*, il est aujourd'hui dans *Next* de Stefano Massini et demain, pour finir, on le retrouvera dans *Furieuse Scandinavie*. Il aime venir chaque année se droguer avec les textes contemporains de la Mousson. Accroc à mort.

Dix-huit ans que cela dure. Excepté l'an dernier pour cause de Covid (des dates de tournages décalées), Quentin Baillot est toujours là et il en redemande. Découvrir des auteurs, il adore ça. Galoper d'un personnage à l'autre, jusqu'à sept pièces nouvelles en une semaine (aujourd'hui les compteurs sont stabilisés autour de quatre), c'est son marathon préféré. Un jour à la Mousson, il retrouve l'essayiste, romancier et dramaturge François Bon dont il avait créé la première pièce à Tours avec Gilles Bouillon. Le lendemain, François Bon le croise : « *tiens j'ai écrit ça cette nuit en pensant à toi* ». Et Quentin, aussi sec, se saisit de cet impromptu et s'en va le lire en public. Des souvenirs moussonneux comme ça, Quentin Baillot en a à revendre.

" Ça foisonne "

Il se souvient de la trilogie *Un monde qui s'efface* de l'Américaine Naomi Wallace, un des premiers textes où il a été dirigé par Michel Didym, sous les arcades, « *on arrivait en bagnole, vraoum...* ». En déboulant à la Mousson, il avait retrouvé d'anciens camarades du Conservatoire comme Éric Berger, autre fidèle de la Mousson, entré au « Cons' » la même année que lui.

Il se souvient d'une année où Michel Didym lui avait dit : « *ça foisonne, il faut qu'on se trouve une belle pièce* ». Laissons Quentin monologuer (imaginez-le ne pas tenir en place sur sa chaise au bar des écritures de la Mousson, illustrer son propos en e levant, tournicotant, etc) : « *Un jour on commence par lire Le Moche de Marius von Mayenburg, on se dit "c'est beau, il faut monter ça très vite". Mais on lit aussi Invasion ! de Jonas Hassen Khemiri, un auteur qui n'avait jamais été monté, traduit en français par Aziz Chouaki. Et c'est cette pièce qu'on choisit. On l'a montée sous les arcades de l'abbaye. Je revois Michel scruter le public et se dire : "les jeunes, ça marche, les universitaires, ça marche, tout marche". On a fait une énorme tournée. Il y a peu, Pierre Pradinas m'appelle. Je l'aime beaucoup mais on n'a encore jamais réussi à travailler ensemble. Et là il me dit : "je m'y prends plus d'un an à l'avance, alors voilà : je voudrais faire Le Moche avec toi, tu connais cette pièce ?". On l'a créée à Annecy et est arrivé le confinement.*

" Un formidable tamis "

La Mousson c'est un vrai observatoire des écritures contemporaines. Il y a cinq-six ans on a été envahi par des monologues. Et c'est passé. C'est aussi un formidable tamis. Car la lecture, la mise en espace, c'est un imparable juge de paix pour les teJe me rappelle q'il y a deux ans Michel avait mis en espace Habiter

le temps de Rasmus Lindberg. Pendant les répétitions mes camarades trouvaient ça compliqué. Je n'étais pas dedans. Je suis allé voir la lecture, je suis sorti en larmes. Ce qui est beau aussi, c'est que les acteurs sont engagés pour participer à la Mousson, non pour tel ou tel rôle, mais pour défendre des nouvelles pièces. On reçoit les textes le 15 août dans une pochette, on la met dans la valise et c'est dans le train que l'on découvre les textes sans encore savoir dans laquelle on va être distribué. Et comme on répète plusieurs textes en même temps on voit comment les langues des auteurs se frottent entre elles. C'est une expérience aussi exaltante qu'enrichissante. On ne peut pas truquer ou jouer tout pareil, le public – beaucoup d'étudiants, d'universitaires et de professionnels – s'en apercevrait tout de suite. On ne peut que rentrer dans la partition, essayer de faire corps avec ce que veut l'auteur. Quelles que soient les pièces où on va être distribué, on est là pour faire corps avec des écritures. Les défendre à fond. On passe d'une pièce à l'autre, d'un univers, d'une langue, de partenaires à d'autres. Comment jouer ça ? C'est passionnant, jubilatoire. J'ai plus envie de monter des pièces pour la première fois, être un pionnier, un déchiffreur plutôt que de retrouver un classique pour la énième fois. Le public n'a pas de repères, il ne sait pas où cela va et il nous accompagne dans l'aventure. Et l'aventure change tout le temps. Aujourd'hui, on a affaire à des pièces sans nom de personnages, déstructurées comme il y en avait peu il y a vingt ans. On est dans le mouvement ».

Jean-Pierre Thibaudat



CHAGRIN ET LOUKOUMS

Dès l'annonce de l'arrêt prématuré de l'Université d'été, rattrapée par la pandémie, ses professeurs ont rassemblé leurs stagiaires pour évoquer la joie des jours passés et la tristesse de ceux qui leur ont été enlevés. Dans le groupe de Pascale Henry, où nous nous sommes glissés, la douceur des loukoums a apaisé la tristesse et l'amertume.



Arrêtés en pleine course, stoppés au bout de quatre jours dans leur élan par l'irruption parmi eux du Covid, les 80 stagiaires de l'Université d'été ont quitté l'abbaye à l'heure où sont publiées ces lignes. C'est sans leur énergie, sans leur envie intense de rencontrer des textes, des comédiens, des metteurs en scène et toutes les personnes qui rendent possible le théâtre que se poursuit cette 26^{ème} édition. La complémentarité entre l'Université et la Mousson était depuis bien longtemps évidente. Elle ne l'a sans doute jamais été autant que le soir du 26 août, où a pu avoir lieu une dernière lecture dans l'enceinte de l'abbaye – à partir du lendemain, elles auront toutes lieu à l'extérieur, un peu partout –, celle de *Lichen* de Magali Mougel, dirigée par Isabelle Lafon. Aussitôt annoncée la fin de la traversée, les cinq professeurs de l'Université ont réuni leurs groupes, pour un bilan anticipé. Pour une sorte de deuil collectif.

Sous les tilleuls, un deuil

C'est près de la Moselle, sous les tilleuls où se jouaient certaines des lectures du festival, que se tiennent en cercle l'autrice et metteuse en scène Pascale Henry et ses stagiaires. Deux manquent à l'appel. On les attend un moment, ils ne viennent pas, on commence. Sans doute ont-ils décidé de faire leur deuil autrement. Car dès les premiers mots prononcés par la professeure, il ne fait aucun doute que c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un deuil. « *La Mousson est un rendez-vous important pour moi, en tant qu'auteure et metteuse en scène, parce qu'elle me permet d'aller à la rencontre de personnes que je ne connais pas, mais dont je sais qu'elles partagent avec moi un goût pour le théâtre* », dit-elle sur le ton de l'hommage à un disparu récent, à un aimé avec qui la veille, on refaisait le monde dans un coin d'abbaye.

« *Dans notre époque de désaffection pour le sujet humain, pour ce qui déconne, pour le désordonné, la Mousson est un endroit où je viens me recharger de tout ça, où je viens me nourrir du souffle que donne l'Autre, avec ses mots, sa façon de se débrouiller avec le monde* ». Les yeux encore rougis par des pleurs pour certains, les stagiaires pour la plupart très jeunes de Pascale Henry s'accrochent à ses paroles. Certains notent, comme pour retenir les derniers moments. Dans la perte, il y a quelque chose à gagner. À partir de la déception, de la colère, de la frustration, il y a à dire et à penser. À partager. « *Je reviens, j'ai une petite surprise de Turquie pour vous. Je voulais la garder pour la fin. And this is the end* », dit en se levant Heda, l'une des stagiaires aux yeux rougis.

Elle revient avec une boîte de loukoums qu'elle distribue en remerciant chacun de ce qu'elle a reçu. À commencer par Pascale, « *devenue une idole en quatre jours* ».

Le désir malgré tout

La jeune Heda, venue de Turquie étudier en France, qui parle plusieurs langues, fait du théâtre en amateur et nourrit le désir d'écrire sur le cinéma, peut-être sur le théâtre, ouvre un moment d'échange aussi riche que déchirant. Chacun dit ce qu'il était venu chercher à la Mousson, et ce qu'il emporte avec lui après son Université amputée : du désir, malgré tout. Estelle remercie Pascale de leur avoir « *rappelé que le théâtre doit faire bouger les choses, qu'il doit libérer l'imaginaire. Je n'avais jamais compris aussi clairement quelle est ma place de spectatrice, et ce qui se joue au théâtre* ». Une autre, une étudiante en théâtre dont le prénom s'est perdu dans le désordre de nos notes, dit avoir retrouvé l'envie d'écrire, de créer. « *J'avais l'habitude d'écrire sur les personnes que je croise au quotidien, dans le métro, dans la rue. J'aimais dire mes surprises, mes découvertes. Le Covid m'avait enlevé ce goût, comme beaucoup d'autres. Ici, je l'ai retrouvé. Et je veux le cultiver* ».

Comédienne, Estelle repart elle aussi avec plus d'espoir qu'à l'arrivée. « *Personne ne peut t'enlever ton désir. On a que ça, j'ai besoin de repartir avec ça. Sans oublier de me questionner toujours sur mes limites, pour savoir jusqu'où je peux me contorsionner pour faire ce que j'aime, du théâtre* ». Plus âgés, les professeurs du groupe expriment leurs inquiétudes pour les jeunes générations qu'ils accompagnent toute l'année, et qu'ils ont côtoyée autrement dans le cadre de l'Université. « *Nous avons constaté une certaine timidité chez les jeunes stagiaires de cette année. Nous en avons beaucoup discuté ensemble. On s'est dit que le Covid y était sûrement pour quelque chose. On s'est questionnés sur la manière de travailler avec cette génération qui a été exclue du débat public et qui a été empêchée de se constituer des relations sociales comme nous avons pu le faire* », dit Sofiane, habitué de l'Université d'été. Tel n'est pas le mot de la fin : Pascale Henry tient à garder le contact avec ses stagiaires, et tenter de terminer à distance ce qui fut si bien commencé ensemble.

Anaïs Heluin

ILS AVAIENT RENDEZ-VOUS À LA MOUSSON

L'auteur italien Stefano Massini et l'autrice française Julie Rosselo-Rochet ne se connaissent pas. Ils ne sont pas venus à la Mousson : lui, l'aîné, pris par ses responsabilités à la tête du Teatro Piccolo de Milan où il a pris la succession de Luca Ronconi, elle, la cadette retenue dans la région lyonnaise par un travail d'écriture en cours. Mais *Next*, la pièce de l'Italien et *Part-Dieu, chant de gare*, la pièce de la Française, y avaient rendez-vous.

La Mousson, ils connaissent. Massini est un habitué, on y a lu pour la première fois *Ô dieux*, sa pièce sur le conflit israélo-palestinien et, à une récente Mousson, *Sept minutes* sur un groupe d'ouvrières dont on veut réduire la pause de sept minutes. Et personne n'a oublié *Femme non rééducable*, sa pièce-hommage autour d'Anna Polikovskaïa ou *La Saga des Lehman Brothers* (qui vient d'être adapté au cinéma). De douze ans sa cadette, Julie Rossello-Rochet a écrit *Duo (lorsqu'un oiseau se pose sur une toile blanche)*, pièce sélectionnée pour la Mousson en 2013 et lue à la Mousson en Chartreuse dans le cadre du 68e Festival d'Avignon par Anne Alvaro et Marcel Bozonnet.

Les pièces de l'Italien comme celles de la Française sont passionnées par l'actualité, sans pour autant s'en tenir aux frontières de leurs pays et sans la traiter à chaud comme le font les journalistes. C'est au Congo qu'est né le héros de *Part-Dieu, chant de gare* (il a fui son pays après l'arrivée au pouvoir de Kabila, pour un jour arriver en gare de Lyon Part-Dieu). C'est en France, au sein de France Télécom, que *Next* de Massini prend sa source en empruntant son titre à celui d'un projet diabolique né au sein de l'entreprise. Les deux pièces saisissent l'actualité à la gorge tout en la recomposant, en la mettant à distance, en usant des armes de la fiction et de la scène tout en évitant les pièges du genre comme le verbatim ou le dolorisme.

Quentin Bailloit interprète « l'inspecteur » de *Next*, sorte de Mephisto entrepreneurial chargé par le boss d'évaluer les ouvriers et ouvrières de l'entreprise à travers des épreuves qui visent à les humilier, les rabaisser, les diviser (les unions syndicales, c'est la peste), bref les aliéner. Dans la vraie vie, le projet *Next* de Didier Lombard, PDG de France Télécom, allait générer une vague de suicides (plusieurs dizaines) au sein de l'entreprise. Les médias en ont beaucoup parlé à l'époque (2007-2008) et au moment du procès qui s'en est suivi. Ce qui intéresse Massini, ce ne sont pas les faits, c'est, à travers la fiction de sa pièce, de décortiquer le fonctionnement d'un système et ce qu'il révèle en matière d'assujettissement et d'aliénation. Vieux job du théâtre depuis les Grecs, jamais en repos.

Dans *Part-Dieu, chant de gare*, Julie Rosselo-Rochet reprend le flambeau, elle aussi. Elle s'appuie sur un récit d'un mineur isolé étranger (MIE), celui de Theodor (nom d'emprunt) qu'elle a re-



cueilli et qui lui sert de fil conducteur pour entrer dans un commissariat, une administration, un hôpital, une prison, une école tout en faisant rendre gorge à l'abstraction et aux labyrinthes de textes de loi portant sur le droit des étrangers et sur la protection de l'enfance.

Attardons-nous sur cette pièce. À l'origine, c'est une commande pour la troisième édition du Festival En Acte(s) en 2017 à Lyon (dirigé par Julie Guichard et Maxime Mansion). On y livre, après quatre jours de travail, des esquisses de 30 mins, à partir d'un binôme auteur/metteur en scène. Retravaillée et achevée, la pièce a été représentée dans son intégralité dans une mise en scène de Julie Guichard, et c'est ce spectacle-là qui vient à la Mousson. Laissons la parole pour finir à l'autrice Julie Rosselo-Rochet : « Je voulais écrire sur les mineurs étrangers, non par le biais de documents et d'articles mais à partir d'une rencontre. Je travaillais alors dans un lycée où il y avait une professeure qui donnait des cours de français pour les étrangers. Elle m'a proposé de rencontrer un de ses anciens élèves qui avait eu le Bac et serait content de me raconter son histoire. Je suis allée le voir à Paris, dans le quartier de Barbès. Il venait du Congo Kinshasa et m'a détaillé tout son parcours d'obstacles auprès des administrations. La pièce s'appuie sur ces mécanismes, toutes les procédures qui jalonnent le parcours du mineur étranger. Elle a été écrite pour quatre comédiens (trois hommes et une femme), chacun jouant plusieurs rôles et tous formant un chœur. À travers ce dispositif, je voulais mettre l'accent sur les obstacles qui contrarient l'avancée du dossier vers une régularisation : papiers, tests pour déterminer l'âge, etc. J'ai été très affectée par ce témoignage. Au moment de raconter les moments les plus dramatiques, il était pris d'un bégaiement. C'était bouleversant. C'est une histoire où l'attente et l'impossibilité de bouger jouent un grand rôle. Je ne voulais surtout pas de pathétique, d'autant que la personne est quelqu'un de vivant, jeune et joyeux. J'avancerais en même temps que sa procédure avançait. Et je me suis posé des questions nouvelles comme celle de la part de droits d'auteur qui revenait à celui dont je racontais l'histoire ».

Jean-Pierre Thibaudat

MAUD LE GREVELLEC :

« ON EST AU CŒUR DE L'EXERCICE PUR »

On l'aura vue servir en une poignée de jours les auteurs Monika Isakstuen, Julia Haenni, Josep Maria Miro et Gabriel Calderon. Et elle en voudrait encore. Toute actrice, tout acteur qui vient un jour s'exercer à la pratique si particulière et intense de la Mousson y revient. Plus d'une fois. La preuve par Maud.

Après les Conservatoires de Lorient et Rennes, Maud Le Grevellec a quitté sa Bretagne natale pour entrer à l'école du Théâtre National de Strasbourg (TNS) d'où elle est sortie en 2001, il y a vingt ans. Une bande de potes, pour la plupart anciens de son groupe au TNS, fondent alors une compagnie, le groupe Incognito qui... les fera connaître. Installés à Alloué, au bord de la Charente, dans la maison que Maria Casarès a légué au village et qui est devenue La Maison du comédien. Les Incognito signent collectivement des spectacles pleins d'allant comme *Le Cabaret des utopies*. « *C'est plein de si. C'est gai, c'est gag, c'est joliment gigotant* », écrivais-je en rendant compte de ce spectacle.

Par la suite, tout en restant Incognito, Maud le Grevellec se fait connaître en travaillant durablement avec Stéphane Braunschweig, passant de Nina (*La Mouette*) à Célième (*Le Misanthrope*) ou Natacha (*Les Trois sœurs*), mais aussi embrassant Kleist, Ibsen et Pirandello. Tout en étant par ailleurs distribuée dans les spectacles de bien d'autres dont Jean-François Peyret et son contraire, Jacques Osinski.

Ces dernières années, on a pu la voir dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare, dans la mise en scène de Christophe Rauck, où elle nous gratifiait d'une stupéfiante Célia, avant de parcourir le monde avec *Saïgon* de Caroline Guiela Nguyen.

Repérée très tôt par Véronique Bellegarde (figure aussi historique que notoire de la Mousson), Maud découvre l'abbaye des Prémontrés lors d'une des premières éditions de la Mousson d'été, en y participant comme actrice. « *J'ai été étonnée par la rapidité du faire. Quand on est jeune, on veut maîtriser les choses, on ne veut pas qu'il y ait de failles. Avec le temps, on les aime ces failles, cela fait partie de l'état de recherche lorsqu'on aborde un texte, surtout un texte contemporain, on atteint progressivement un certain relâchement. Participer comme actrice à la Mousson, c'est aussi une façon très enfantine de faire du théâtre : quatre services de répétitions et hop.* »

Après une longue éclipse, elle est revenue à la Mousson ces dernières années, et plus d'une fois. « *C'est une atmosphère unique où tout le monde est au travail. Les auteurs, les comédiens, les traducteurs, les stagiaires de l'Université d'été, on est tous au cœur de l'exercice pur. Plus ça va, plus j'aime y revenir* »

Comme toutes les actrices et tous les acteurs de la Mousson d'été, Maud a participé à quatre lectures de pièces nouvelles.

Présente à l'édition 2017, elle se souvient avec bonheur de la pièce du Suédois Rasmus Lindberg *Habiter le temps* (lecture dirigée par Michel Didym) et plus encore de *Poings*, la pièce de Pauline Peyrade - que l'on a retrouvée cette année avec sa pièce *À la carabine*, dont la lecture a été dirigée par Véronique Bellegarde. « *Pauline est venue quand on travaillait son texte. Elle nous a parlé sans détour, finement, manifestant une ligne très intense. C'est une écriture qui m'a beaucoup marquée. Pauline Peyrade n'est pas dans la posture. C'est elle qui parle, c'est d'elle qu'elle parle. J'aime bien quand l'écriture fait peur. Quand elle parle des monstres qui nous habitent. J'ai aussi beaucoup aimé découvrir l'écriture de Nathalie Fillion, son culot, sa fantaisie. Les auteurs contemporains, c'est une drogue. J'ai un rapport passionnel avec ça.* »

Est-ce l'influence de la Mousson ? Toujours est-il que Maud souhaite aujourd'hui travailler sur l'anti-héros et, pourquoi pas, passer à la mise en scène. Elle avait d'abord songé à *Bartleby*, le fameux roman de Herman Melville. Cette piste l'a conduite à un autre romancier américain, Hubert Selby (auteur, entre autres, de *Retour à Brooklyn* et *Le démon*). Maud le Grevellec avoue préférer lire des romans plutôt que des pièces. Alors adapter un roman au théâtre la titille. Cette envie aussi de « *raconter une Médée d'aujourd'hui* ».

Jean-Pierre Thibaudat



DE LA VIOLENCE

Next, la nouvelle pièce de Stefano Massini, reprend le titre d'un programme mis en place en 2007 à France Télécom par son directeur d'alors, Didier Lombard. Il voulait 22 000 licenciements. « *Je les ferai d'une façon ou d'une autre, par la fenêtre ou par la porte* », disait-il. Next visait à organiser un jeu de massacres des salariés en les mettant en concurrence. La pièce se concentre autour de deux hommes et deux femmes employés de l'entreprise qui, face aux jeux sadiques de « l'inspecteur » ne peuvent répondre que par oui ou non, un jeu les obligeant à se dénigrer entre eux. Une grande pièce bestiale sur la violence d'entreprise, par l'auteur de *Frères Lehman*. Hier, Michel, le directeur de la Mousson a dû interrompre la répétition à peine commencée. Il allait devoir gérer une autre violence : sanitaire.

JPT

VENDREDI
27 AOÛT
2021



14h30 – Lecture *Tebas Land* - À CONFIRMER

De Sergio Blanco (France/Uruguay),
Traduction de Philippe Koscheleff, dirigée par Sergio Blanco avec la collaboration de
Philippe Koscheleff
Avec Huédo Dossa et Stanislas Nordey

16h00 – Rencontre *Écritures intimes* - À CONFIRMER

Avec Sergio Blanco et Laurène Marx
En conversation avec Anaïs Heluin et Jean-Pierre Ryngeart

18h00 – Lecture *Next (The White Room)* - À CONFIRMER

De Stefano Massini (Italie),
Traduction Pietro Pizzuti, dirigée par Michel Didym
Avec Quentin Baillet, Christophe Brault, Guillaume Durieux, Julie Pilod et Alexiane Torres,
musique Philippe Thibault
Cette pièce est présentée par L'Arche - agence théâtrale

20h45 - Spectacle *Part-Dieu, chant de gare* - À CONFIRMER

Texte de Julie Rossello-Rochet, mise en scène Julie Guichard
Avec Ewen Crovella, Maxime Mansion, Benoît Martin, Nelly Pulicani, lumières et son Sébastien Marc
Production Cie Le Grand Nulle Part

22h30 - Concert *Bobine de cuivre* - À CONFIRMER

Bobine de cuivre est sélectionné par le dispositif Grand Large de l'Autre Canal, scène de musiques actuelles Nancy.

Suivi par : DJ set de DJ Ferrari - À CONFIRMER

En raison du **contexte sanitaire** (pandémie de Covid-19) qui limite la capacité d'accueil des lieux de spectacle, la **réservation aux lectures est fortement recommandée**

Réservations par téléphone à partir du **15 août** au **03 83 81 20 22**

Le port du masque est obligatoire dans l'enceinte de l'Abbaye et tous les lieux communs en intérieur

La Mousson d'été est subventionnée par la **Région Grand Est**, le **Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est)**, le **Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle**, la **Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson**. Les Rencontres théâtrales internationales de la Mousson d'été et l'Université d'été européenne sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien des villes de **Pont-à-Mousson** et de **Blénod-lès-Pont-à-Mousson**.

En partenariat avec le projet de coopération " **Fabulamundi. Playwriting Europe** " cofinancé par le programme **Europe Créative**, la **Convention théâtrale européenne (ETC)**, **Acción Cultural Española AC/E**, l'**Ambassade d'Australie** dans le cadre du programme **Australia Now France 2021-2022**, l'**Ambassade de France / Institut français en Argentine**, l'**Ambassade de Norvège**, l'**Istituto Italiano di Cultura Strasburgo**, **Pro Helvetia** – fondation suisse pour la Culture ; avec le soutien de **France Culture**, **ARTCENA** – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, la **Maison Antoine-Vitez** – Centre international de la traduction théâtrale, **L'Arche éditeur**, les éditions **Espaces 34**, **Scènes et territoires** en Lorraine, le **Théâtre Gérard-Philipe/TGP Frouard**, le **Théâtre de la Manufacture** – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, **Théâtre-contemporain.net**, la librairie **L'Autre Rive** à Nancy ; avec la complicité artistique du **Poche/GVE** à Genève, du **Théâtre national de Strasbourg**, et avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**.



Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat
Mise en page : Emma Di Gregorio (Studio Hoefler)

Une version numérique (et en couleur) du journal est disponible sur www.mec.org
À consulter aussi sur www.theatre-contemporain.net où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été

